

grief qu'on a à lui reprocher c'est sa divinité. En conséquence, réduits à cette dernière ressource, ils disent : Selon notre loi il doit mourir, parce qu'il s'est donné pour Fils de Dieu : *Secundum legem debet mori, quia Filium Dei se fecit* (1).

Il y a ici une chose bien surprenante à laquelle on fait peut-être rarement attention en lisant l'Evangile, c'est que cette imputation, loin d'inspirer à Pilate des préventions contre le Sauveur, imprime dans le fond de son âme une crainte secrète. Il commence à croire qu'en effet il est Dieu, ou du moins il l'apprehende. Pilate, dit le texte sacré, eut une crainte plus grande; c'est-à-dire, une crainte plus élevée et d'un autre ordre que celle qu'il avait eue jusque-là : *Cum ergo audisset Pilatus hunc sermonem, magis timuit* (2). Il rentre aussitôt, et à la vue de cet homme déjà chargé, meurtri de tant de coups, portant les marques du mépris d'Hérode, des violences des valets et des bourreaux, le voyant dans cet état humiliant, il lui fait cette question étonnante : D'où êtes-vous ? *Unde es tu* (3) ? Ce n'était pas pour lui

(1) Joan. xix, 7. — (2) Ibid. 8. — (3) Ibid. 9.

demander le lieu de sa naissance, puisqu'il savait qu'il était de Galilée. « D'où venez vous ? êtes-vous du ciel, êtes-vous de la terre, ô personnage extraordinaire, objet de tant de haine, et qui aspirez cependant à la royauté; vous en qui j'aperçois une majesté qui me trouble et qui me confond au milieu de tous les outrages dont vous êtes l'objet ? » Jésus-Christ ne lui fait aucune réponse, ne le jugeant pas capable de comprendre un mystère aussi profond que celui qu'il aurait à lui exposer. « Vous ne me répondez point, ajoute Pilate, songez-vous qu'il est en mon pouvoir de vous absoudre ou de vous condamner à mort ? » Jésus, avec cette autorité divine qui lui appartient, répond alors : « Vous n'auriez aucune autorité sur moi, si elle ne vous avait été donnée d'en haut. Votre péché est grand; mais il en est un plus grand encore, c'est celui du disciple qui m'a livré à vous (1). » Pilate à ces mots ne conçoit que des sentimens de respect, il ne songe plus qu'à délivrer des mains de tant d'impitoyables ennemis celui qui lui inspire tant de vénération, et maintenant il va épuiser

(1) Joan. xix, 11.

toutes les ressources de son esprit pour essayer de le soustraire à leur fureur : *Exinde querebat Pilatus dimittere eum* (1). Mais ce qui est plus remarquable encore, dès cet instant il le nomme *le Christ, Jésus qu'on nomme le Christ*, plein de la pensée ou du soupçon que c'était le véritable Fils de Dieu qui avait été livré entre ses mains. Voilà donc encore ces deux points constatés : qu'il est sans reproche, et que l'unique motif de son accusation c'est sa divinité.

Il est un autre point que je vais vous faire observer encore, et qui peut-être vous causera de l'étonnement ; c'est qu'il fallait que l'unique motif des outrages qu'il essuyait fût son incomparable innocence, son innocence divine. C'est à raison de cette innocence que Pilate le soumet à cette humiliation de le mettre en parallèle avec un scélérat, un meurtrier, un séditionnaire qu'il tenait entre ses mains, espérant le sauver, parce qu'il voit que c'est par envie qu'on l'a livré entre ses mains : *Sciebat enim quod per invidiam tradidissent eum* (2). Il leur dit donc : « Lequel voulez-vous que je délivre, de Barabbas ou

(1) Joan. xv, 2. — (2) Matth. xxvii, 18.

de Jésus que l'on nomme le Christ? » A l'instant même s'élève un cri universel : « Otez, ôtez celui-ci, et donnez-nous Barabbas. » Oh ! mes Frères, si j'en avais le temps, je m'arrêteraï ici à faire remarquer combien il est ordinaire que cette préférence soit donnée, même chez des peuples chrétiens, à de grands coupables sur le Sauveur du monde. Mais je dois avancer ; poursuivons.

Le voilà mis en parallèle avec Barabbas, à cause de son innocence reconnue ; le meurtrier est préféré à un Dieu ! Quel mal a-t-il donc fait celui que vous rejetez de la sorte ? *Quid enim mali fecit* (1) ? Trois fois le juge répète ces mêmes paroles, *ille autem tertio dixit* ; et la réponse à chaque fois est : Qu'il soit crucifié : *Crucifigatur* (2). C'est donc cette innocence, que proclame le magistrat romain, qui attire sur la tête de l'accusé ces imprécations forcénées ; c'est encore cette même innocence qui est le motif de la barbare flagellation que ce juge lui fait subir. Remarquez le langage extraordinaire de cet homme : Je n'aperçois en lui rien à punir, rien à reprendre : *Nullam invenio in eo causam* (3). Je

(1) Matth. xxvii, 23. — (2) Ibid. — (3) Joan. xiv, 4.

vais donc, remarquez cette conclusion, je vais donc, *ergo*, je vais le châtier: *Corripiam ergo illum* (1). Parce que je ne trouve aucun reproche à lui faire, il faut qu'il souffre; et en conséquence la cohorte entière se rassemble, armée de fouets et de verges, et déchire ce corps sacré jusqu'à ce que les chairs tombent en lambeaux, et que le sang ruisselle de toutes parts; et pourquoi? parce qu'il est innocent: *Nullam invenio in eo causam*. C'est pour cette raison aussi qu'il est couronné d'épines, et livré aux insultes de cette populace mutinée.

Écoutez encore le même Pilate. Après que le Sauveur a été traité avec cette dérision, après qu'on l'a couvert d'un manteau de pourpre, qu'on a enfoncé une couronne sanglante sur sa tête, ce gouverneur l'amène en présence de tout le peuple: *Ecce adduco vobis eum foras* (2); et voici les paroles qu'il adresse à cette multitude: « Je vous amène cet homme: *Ecce homo*; en quel état, grand Dieu! couronné d'épines et revêtu d'un vil manteau de pourpre, *portans coronam spinream et purpureum vestimentum* (3). Déchiré, couvert de sang, épuisé, à peine lui reste-t-il

(1) Luc. xxiii, 22. — (2) Joan. xix, 4. — (3) Ibid. 5.

encore quelque forme humaine; je vous l'amène, regardez-le, *ecce homo*, afin que vous sachiez qu'il est l'innocence même, et que tout ce qu'on lui impute est calomnieux: *Ecce adduco vobis eum foras, ut cognoscatis quia nullam invenio in eo causam*.

C'est encore à raison de cette innocence qu'il le livre aux Juifs et leur dit: Prenez-le et crucifiez-le vous-mêmes: *Accipite eum vos, et crucifigite* (1). Pourquoi? parce qu'il m'est impossible de découvrir en lui une tache quelconque: *Ego enim non invenio in eo causam* (2). Enfin, comme ils insistent, et qu'ils veulent que ce juge injuste et prévaricateur signe lui-même l'arrêt de mort, il s'y résout; mais il se lave solennellement les mains, et dit: Je suis innocent du sang de ce juste: *Innocens ego sum à sanguine justi hujus* (3); et en même temps il prononce son arrêt de mort, le dévoue au supplice, et le livre à ses ennemis: *Tradidit eis ut crucifigeretur* (4).

Mais, mes Frères, vous me demanderez peut-être: comment se fait-il qu'un homme

(1) Joan. xix, 6. — (2) Ibid. — (3) Matth. xxvii, 24. — (4) Ibid. 26.

qui semblait avoir quelques sentimens de justice cède ainsi à l'iniquité, et condamne à mort celui qu'il déclare innocent ?

Ah ! voyez ici l'extrême faiblesse à laquelle conduit le respect humain ; mais surtout , et c'est sur quoi je vais insister , voyez les profonds desseins de Dieu. C'était en effet à cause de son innocence que Jésus devait mourir ; il ne pouvait être la victime des péchés du genre humain , sans être le Saint des saints , le véritable Fils de Dieu , l'Agneau représenté par ceux qu'on immolait autrefois. Comme il fallait que l'agneau pascal fût soumis à un examen , qu'on reconnût qu'il était parfaitement exempt de tache pour qu'il pût être immolé au Seigneur ; de même il fallait qu'il fût constaté devant le conseil des prêtres et le tribunal des gentils que Jésus , figuré par cet Agneau , était sans tache et sans souillure , qu'il était le Saint des saints , et que par conséquent il était la véritable victime destinée à expier les péchés du monde.

Voilà donc l'innocence divine du Sauveur résultant des accusations et des condamnations dont il était l'objet. Voyons maintenant sa

force divine au milieu des indignes traitemens qu'il subit.

Cette force paraît surtout dans son silence. Epuisé de sang , depuis la sueur du jardin , accablé des mauvais traitemens qu'il éprouve , livré à la barbarie des soldats et des bourreaux qui le déchirent , il ne se lassera jamais de souffrir , quoique ses bourreaux se lassent de le frapper ; il ne répondra pas même une seule parole. C'est là déjà une force d'âme qui n'est pas de l'homme. Mais pour mieux sentir tout ce qu'a d'étonnant ce silence , qui en effet excita plus d'une fois la surprise du juge romain , *ita ut miraretur præses vehementer* (1), examinons les circonstances dans lesquelles il s'est tu , et où il lui était si facile de parler avec tant d'avantage. D'abord , quand il paraît devant les prêtres , quelle magnifique exposition ne pouvait-il pas leur faire de tous ces mystères profonds et adorables qu'il avait puisés dans le sein de son Père , qu'il avait révélés à la terre , et qu'il lui avait suffi de laisser entrevoir pour exciter l'admiration de tous ceux qui l'avaient entendu ! Devant le prince des

(1) Matth. xxvii, 14.

prêtres, lorsque tant de faux témoins paraissent et se contredisent en tant de manières que les juges mêmes désespèrent de pouvoir former une preuve de leurs dépositions, interrogé sur ce qu'il a à répondre, même silence, au lieu de faire ressortir ces contradictions si glorieuses pour lui et qui prouvent sa sainteté. Devant Hérode, quelle occasion encore de parler ! Ce roi n'était point son ennemi, au contraire ; il avait entendu raconter les œuvres merveilleuses de ce Jésus, il croyait aussi sa doctrine sublime et son éloquence surhumaine ; il désirait le voir, l'entendre ; il espérait satisfaire sa curiosité, et il n'a que cette pensée lorsqu'il l'interroge. Si Jésus-Christ n'eût été qu'un simple homme, lui qui s'était attiré tant d'applaudissemens, et par les prodiges qu'il avait opérés, et par ses instructions toutes divines, n'aurait-il pas gagné sur-le-champ ce juge, en lui tenant quelque'un de ces discours qui l'eussent charmé, et en opérant devant lui quelque'une de ces merveilles qui auraient satisfait ses desirs ? Il garde cependant un silence qui paraît stupide à toute la cour d'Hérode, et il aime

mieux être livré à la raillerie la plus insultante que de dire un seul mot qui pût déconcerter les desseins de son Père, et le soustraire à la mort qu'il devait subir.

Devant le peuple encore, quel autre que Jésus n'eût pas adressé aux Juifs quelques paroles pour les rappeler aux sentimens qu'il avait mérités de leur part, et ne leur eût point dit : « Quoi ! voulez-vous donc la mort de celui qui a ressuscité vos morts, qui a guéri vos malades, qui vous a nourris dans le désert, de celui dont vous aimiez tant à entendre les discours ? » On sait quelle est l'inconstance d'une multitude ; et pendant même qu'elle l'outrageait, combien ne lui eût-il pas été facile de la ramener à lui ! Non, il se tait, il est muet devant ceux qui le persécutent, comme l'avait prédit le Prophète ; il est cet agneau qui se tait devant ceux qui le tondent, et cette brebis qui se laisse égorger en silence (1). Pilate lui-même, qui désirait le sauver des mains des Juifs, Pilate lui-même ne peut obtenir de lui de réponse, ou du moins il n'en obtient qu'une ou deux qui le confondent, et qui ne peuvent nullement

(1) Isa. LIII, 7.

l'aider à contribuer au salut de celui dont il a si bien compris l'innocence. Jésus-Christ ne devait-il pas dire à ce juge, dont la conduite était si contraire à ses propres convictions : « Eh quoi ! parce que vous reconnaissez mon innocence, vous me livrez à des bourreaux qui me déchirent ! Ah ! cessez d'employer des moyens non - seulement si faibles, mais encore si cruels ; vos efforts sont inutiles, j'irai à la mort ; mais ne me faites pas souffrir mille morts, en cherchant en vain à me préserver d'une seule. » Non, Jésus ne fera point de représentation ; rien en lui ne sentira l'homme, c'est le Dieu qui se dévoue, dans la volonté de se sacrifier comme victime.

Et qu'on ne croie point que ce silence soit un effet de la faiblesse. Voyez en effet avec quelle majesté il élève la voix dans quelques circonstances ! Etes-vous le Fils de Dieu ? lui demande le grand - prêtre. Vous l'avez dit, je le suis : *Tu dixisti ; ego sum* (1). Ce n'est pas assez, il ajoute : « Je suis le Fils de Dieu, et vous verrez un jour le Fils de l'homme assis à la droite de Dieu,

(1) Matth. xxvi, 64 ; Marc. xiv, 62.

et venant sur les nuées du ciel. » Le voilà qui s'élève au-dessus de ses juges, autant que le ciel est élevé au-dessus de la terre ; le voilà qui les menace et les fait trembler : *Et videbitis Filium hominis sedentem à dextris virtutis Dei* (1). Et lorsque Pilate ose le menacer et lui dire : « Ignorez-vous que j'ai la puissance de vous condamner, et la puissance de vous délivrer ? — Vous n'auriez aucune puissance, répond le Sauveur, si elle ne vous eût été donnée d'en haut ; et votre péché est grand. » Comme il est clair, comme il est manifeste par ces paroles que son silence est un signe de force et non de faiblesse ! Jamais il ne succombera sous les coups de ses ennemis, que lorsqu'il voudra mourir lui-même ; jamais il ne demandera grâce, jamais il ne laissera échapper un soupir qui puisse les désarmer. Enfin, quand on lui demande s'il est roi : *Ergo rex es tu ?* il répond : « Oui, je le suis : *Ego sum* (2). Je suis venu sur la terre pour dire la vérité. » Cette royauté divine est la troisième marque de sa divinité, qui éclate dans le cours de sa passion ; et elle va paraître ici avec un éclat qui doit aussi vous étonner.

(1) Marc. xiv, 62. — (2) Ioan. xviii, 37.

Après avoir été interrogé d'abord par Pilate sur sa royauté, Jésus répond : Est-ce de vous-même que vous me faites cette question, ou bien quelqu'un vous l'a-t-il inspirée ? *A temetipso hoc dicis, an alii dixerunt tibi de me* (1) ? « Qui êtes-vous ? dites-le moi, » ajoute Pilate ; ceux de votre nation vous ont livré entre mes mains. » Il répond alors : « Mon royaume n'est point d'ici-bas ; s'il était de ce monde, les miens combattraient pour moi, et ne souffriraient pas que je fusse immolé par les Juifs ; mais mon royaume n'est point d'ici (2). » C'était dire clairement que sa royauté était divine, et non de ce monde ; et c'est cette royauté divine que je veux constater en ce moment. Ce qui est merveilleux, c'est que Pilate entend ce langage ; il a fort bien saisi de quelle royauté il était question. Eh bien ! vous êtes donc roi ? *Ergo rex es tu ?* C'est alors que Jésus-Christ répond : Oui, vous l'avez dit ; oui, je suis roi, et je suis venu pour enseigner cette vérité aux hommes : *Tu dicis quia rex sum ego* (3). C'est en vain que l'on s'efforce de le noircir et de le calomnier sur ce point : il a refusé

(1) Joan. XVIII, 34. — (2) Ibid. 36. — (3) Ibid. 37.

plus d'une fois la royauté temporelle ; mais sa royauté divine, il veut qu'on la connaisse et qu'on la respecte. Pilate sort après avoir entendu cette parole, il accuse de nouveau les pharisiens et les prêtres d'injustice, et leur dit : « J'ai entendu les réponses de l'accusé sur ce point comme sur tous les autres, et je le trouve innocent et irréprochable. » Il fait bien plus, et c'est ici que la surprise dut être portée au comble ; dès ce moment il ne donne plus d'autre titre à Jésus-Christ que celui de roi : *Vultis ergo dimittam vobis regem Judæorum* (1) ? Voulez-vous que je délivre le roi des Juifs ? *Quid ergo vultis faciam regi Judæorum* (2) ? Que ferai-je du roi des Juifs ? Mais ce n'est pas assez : les prêtres, qui connaissent sa faiblesse, veulent l'effrayer ; ils le menacent de l'indignation de l'empereur romain : et quel tyran fut jamais plus ombrageux que Tibère, alors régnant ? Ils peignent le divin Sauveur comme un rival de ce prince : Si vous le délivrez, disent-ils, vous n'êtes pas ami de César ; car celui qui se dit roi, est en état de rebellion contre César : *Si hunc*

(1) Joan. XVIII, 39. — (2) Marc. XV, 12.

*dimittis, non es amicus Cæsaris; omnis enim qui se regem facit, contradicit Cæsari* (1). Voilà de quoi faire naître la crainte dans une âme faible et ambitieuse. Eh bien ! voyez ce qu'il va faire, et expliquez-le humainement, si vous le pouvez. Pilate, entendant ces paroles, *cùm audisset hos sermones* (2), sort du prétoire, et fait sortiraussi Jésus - Christ : *Adduxit foras Jesum* (3); il le place devant lui, monte sur son tribunal, s'assied sur un lieu appelé en grec *Lithostrotos*, et en hébreu *Gabbatha*. L'évangéliste veut donner la plus grande solennité à cette partie de son récit, et en marque toutes les circonstances. C'était le jour de la Parascève, c'était vers la sixième heure, c'est-à-dire vers le milieu du jour. Que va-t-il donc se passer ? Assis sur son tribunal, il fait faire silence, montre Jésus-Christ au peuple et lui dit : Voilà votre roi : *Ecce rex vester* (4). Alors s'élève un cri de fureur : Qu'il soit crucifié : *Crucifigatur...* Quoi ! que je crucifie votre roi ! *Regem vestrum crucifigam* (5) ! Pour augmenter la ter-

(1) Joan. xix, 12. — (2) Ibid. 13. — (3) Ibid. — (4) Ibid. 14. — (5) Ibid. 15.

reur de ce magistrat pusillanime, ces hommes perfides s'écrient : Nous n'avons point d'autre roi que César, nous sommes plus fidèles que vous à notre prince, nous n'en voulons point d'autre que celui qui règne sur Rome et sur le monde entier : *Non habemus regem, nisi Cæsarem* (1). Pilate est vaincu, il ne résiste plus à ce nouvel assaut, il livre l'innocent à ses ennemis. Mais faites attention à une circonstance, mes Frères : lorsque le Sauveur est attaché à la croix, ce juge si faible fait placer une inscription au-dessus de sa tête ; elle est écrite dans les trois langues qui se parlaient alors dans tout le monde civilisé : l'hébreu, le grec et le romain ; elle porte : Jésus de Nazareth, Roi des Juifs : *Jesus Nazarenus, Rex Judæorum* (2), et Pilate se montre tellement attaché à cette déclaration qu'il a faite de la royauté du Sauveur, qu'après avoir cédé jusque-là à toutes les volontés les plus injustes des Juifs, lorsqu'ils viennent à lui pour lui dire : « N'écrivez point qu'il est le roi des Juifs, mais qu'il se donne pour tel ; » il demeure inflexible, les renvoie et leur dit :

(1) Joan. xix, 15 — (2) Ibid. 19.



Ce que j'ai écrit est écrit et restera : *Quod scripsi, scripsi* (1).

O véritable roi du ciel et de la terre ! ô vous qui êtes le roi des Juifs, et en même temps le roi des nations et le roi immortel des siècles ! vous règnerez donc par cette croix qui est devenue votre gloire ; elle brillera sur le front des monarques, sur le faite des temples, et dans toutes les contrées catholiques. Partout vous règnerez comme l'avait annoncé l'ange lorsqu'il dit de vous à une vierge, qu'elle concevrait dans son sein un fils qui devait s'asseoir sur le trône de David, et régner sur Jacob éternellement : *Et regnabit in domo Jacob in æternum* (2). Vous règnerez ici-bas par cette croix ; au dernier jour vous paraîtrez précédé encore de cette croix pour juger le monde, et dans le ciel vous règnerez éternellement en vertu de cette même croix. O royauté reconnue de Pilate et méconnue des Juifs ; royauté contre laquelle, hélas ! nous commençons à nous élever nous-mêmes ; royauté qui fait le désespoir de l'enfer, mais qui fait la joie de tous les adorateurs fidèles !

(1) Joan. xix, 22. — (2) Luc. i, 32.

Mes Frères, en finissant cette seconde partie, j'ajouterai que si Jésus-Christ n'est persécuté, n'est immolé qu'à cause de sa divine innocence, de sa divine force et de sa divine royauté, c'est encore pour ces trois raisons que son Eglise a toujours été persécutée.

1° Elle est persécutée comme fille de Dieu, et comme la seule Eglise véritablement sainte. C'est elle qui a enfanté les saints, les autres n'osent pas seulement s'en vanter ; c'est elle qui entretient une communication continue avec les saints qui sont dans le ciel ; c'est elle qui présente dans les sacremens les moyens de sanctification à ses enfans, et les engendre dans la sainteté même ; elle ose se dire la fille du Père et l'épouse de son Fils unique, parce qu'elle l'est en réalité. Voilà ce qui excite contre elle les jalousies et les haines ; toutes les persécutions ne sont que l'effet de cette jalousie qu'elle inspire, comme son divin époux et son admirable modèle.

2° Elle souffre avec une force et une patience divine, et pourquoi ? parce que c'est Jésus-Christ qui la soutient. C'est elle qui a étonné le monde par le spectacle de tant de mar-

tyrs qui endurèrent de si cruelles tortures, et versèrent leur sang jusqu'à la dernière goutte, non-seulement pendant trois siècles, mais plus ou moins en divers lieux, à divers intervalles dans toute la succession des âges. Elle aussi a imité, et imite encore le silence du Maître. On s'étonne qu'elle ne réponde pas à cette multitude innombrable de calomnies dont on inonde chaque jour la terre : *Coram tondente obmutescet* (1). Elle imite le langage, les sentimens et la conduite de son divin chef; c'est avec une force divine, mais avec une humilité et une patience invincibles qu'elle souffre dans toute la suite des siècles.

3° Enfin, c'est en qualité de reine qu'elle est persécutée. Oh! que cette pensée est touchante, mes Frères! quelle consolation pour les enfans de cette Eglise, au milieu des humiliations dont on l'abreuve, au milieu de cet'e apostasie universelle qui commence, de voir qu'elle a toujours son diadème sur la tête, son signe de royauté sur le front; que toujours elle porte le titre de reine, et qu'elle seule peut légitimement y prétendre. Toutes les autres églises, ou prétendues

(1) Isa. LIII, 7.

églises, n'ont que le caractère d'un esclave rebelle. Pour elle, elle règnera du haut de cette croix où elle donne des lois qui sont respectées d'une extrémité du monde à l'autre. On aura beau se glorifier du nombre des malheureux qui sortent de son sein, qui se révoltent contre elle, qui déchirent ses entrailles, elle reste toujours épouse du grand Roi. Persécutée souvent par ses propres disciples, comme l'a été ce divin Sauveur, elle est la seule qui parle avec autorité. Elle voit tous les jours les étrangers entrer dans son sein; elle voit ceux que la lumière divine va éclairer dans les autres communions, revenir à elle et lui dire : « Vous êtes notre mère, vous êtes notre reine; par vous seule nous devons espérer d'obtenir la couronne qui doit orner les élus dans le ciel pendant l'éternité. » Voilà, mes Frères, comment Jésus-Christ parcourt en Dieu la longue carrière de ses souffrances; voyons enfin comment il expire en Dieu sur le Calvaire, et invoquons pour la dernière fois le secours de la croix. *O Crux! ave, etc.*